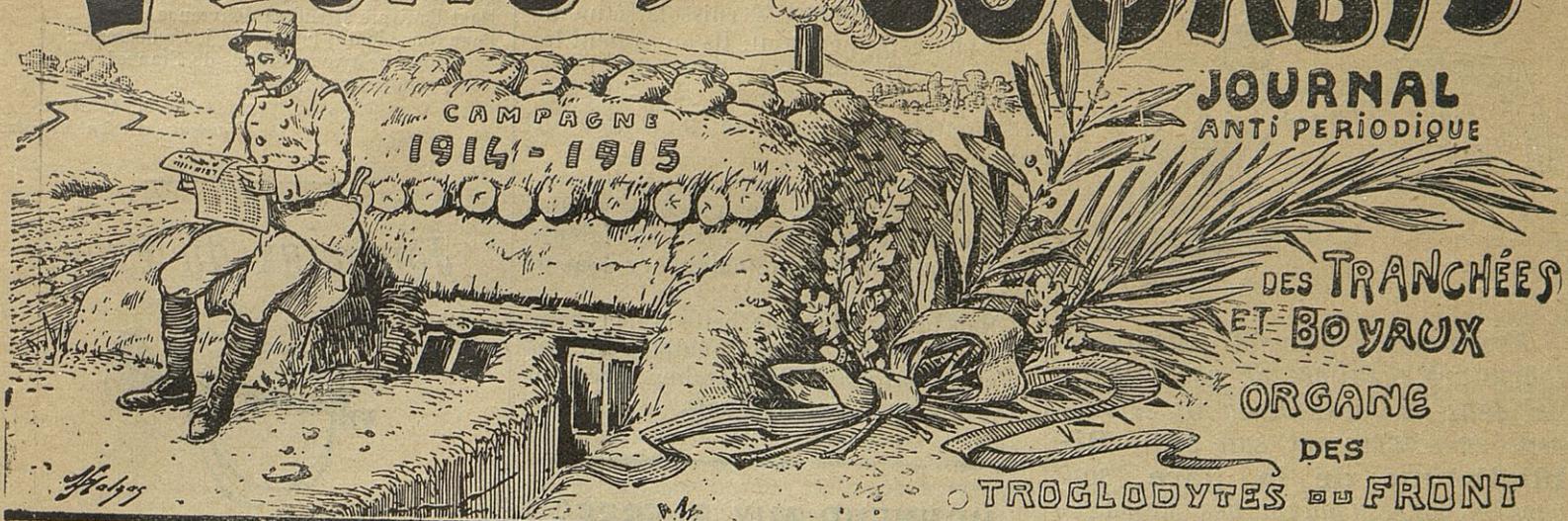


L'ECHO DES GOURBIS



N° 7 ⊕ SEPTEMBRE 1915

ABONNEMENTS

France un an. . . . 5 fr.
Étranger un an. . . 10 fr.

S'adresser à l'Echo des Gourbis
131^e Territorial de Campagne
SECTEUR POSTAL 53

Le Numéro
5^{c.}

Directeur Général : PIERRE CALEL.

Directeur Artistique : FRANC MALZAC.

Directeur Administratif : JEAN CAZES.

CHEZ NOUS

Décoration.



Le Capitaine Chatonet, du 131^e territorial, vient de recevoir la croix de guerre pour faits de guerre.

Bien sincères félicitations.

Historique du 131^e territorial.

On nous a demandé plusieurs fois et on nous demande de nouveau de faire connaître dans *L'Echo des Gourbis* la liste de nos camarades du 131^e territorial tués ou blessés. Cette glorieuse liste est déjà longue. Il nous est défendu de la publier. Nous nous réservons de la faire dès que cela nous sera possible. Nous donnerons alors aussi l'historique complet du 131^e territorial depuis son départ en campagne le 11 août 1914. Nos troupiers seront heureux de lire à ce moment le récit des heures douloureuses et magnifiques qu'ils ont vécues depuis qu'ils sont dans les tranchées de première ligne, c'est-à-dire depuis le 15 octobre 1914. Ils y ont fait admirablement leur devoir sans prendre un seul jour de repos à l'arrière. Par ses états de service, le 131^e territorial ne peut être en effet assimilé à la plupart des régiments territoriaux ainsi qu'une note générale a tenu à le signaler. C'est un vrai régiment actif et combattant. Il se bat à côté de nos plus jeunes soldats. Le Quercy verra que les *papas* quercy-nois, ainsi que les enfants quercy-nois, sont à la peine et à l'honneur et qu'il peut être fier du 131^e comme il est fier du 7^e et du 207^e.

A vos Lyres !!!

Le Chien du Tambour

Il y avait, allant en guerre,
Un tambour qui partait joyeux ;
Il y avait, suivant derrière,
Son chien, un berger aux bons yeux.
Le gars sifflait dans sa moustache
Un air gai, répété souvent,
Et le chien, la queue en panache,
Tout guilleret jappait au vent.

Le berger, dans son ignorance,
(Quand on est chien est-ce qu'on sait ?)
Croyait, en bon toutou de France,
Que tous les chiens étaient français.
Quelle rage, étant à la guerre,
D'apprendre ainsi soudainement
Qu'il existe sur cette terre
Des bergers qui sont Allemands !

Quel coup et quelle honte amère !
Il les broierait avec ses dents !
Mais le berger a mieux à faire :
Le tambour est là qui l'attend.
Pour la vie de son maître il tremble,
Il le veille les jours, les nuits.
Quand on est à la guerre ensemble,
On s'aime encor mieux qu'au pays.

On se bat tant que le jour dure,
Et, le soir, avant de dormir,
Pour ne pas sentir la froidure,
On cherche un peu à se blottir.
Le petit tambour fait un songe :
Il revoit son pays, son toit.
Le chien tout contre lui s'allonge,
Pour qu'en dormant il n'ait pas froid.

Sous la chaleur du chien fidèle
Qui pénètre en lui peu à peu,
Le tambour, oubliant qu'il gèle,
Rêve qu'il est au coin du feu.
Il voit sa fiancée sourire.
C'est la plus belle du hameau.
... Et le chien, qui tout bas soupire,
Rêve à la chienne du bedeau.

Dans son jargon il lui raconte
Toutes ses joies, tous ses ennuis,
Il lui dit que c'est une honte
Ce que font les chiens ennemis.

C'est dégoûtant, c'est plein de vices !
Et, de la part de leur Kaiser,
On pend, pour payer leurs services,
Dessous leurs queues, la Croix de fer !!!
Paris, 1915. Alys Guy.

UNE TOMBE

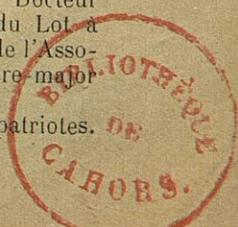


Nous approchons... C'est là, voyez... dans cette tombe.
Un prêtre à cheveux blancs s'est penché vers sa tombe.
Il l'a bénie... Ensuite, au moment de l'adieu,
J'ai songé qu'étant seul, il serait près de Dieu.
Vous connaissez sa mort : elle fut noble et sainte.
Il s'est éteint, comme un héros, sans une plainte.
Nous l'avions mis au fond du poste de secours,
Sur de la paille... Au loin, la voix des canons lourds
Tonnait... On percevait, dans leurs rafales creuses,
Le long crépitement rageur des mitrailleuses !...
Mais pour nous, ce fracas était moins angoissant
Que le râle étouffé de notre agonisant...
Nous restions là, debout, et la gorge serrée.
Par un côté de sa tunique déchirée,
Je voyais, sur le blanc mouillé du pansement,
Une tache de sang s'élargir doucement...
Ses mains avaient déjà la couleur de la terre,
Quand il a murmuré, d'une voix de mystère,
Ayant fermé ses yeux qui ne pouvaient plus voir :
« Maman... pauvre maman... au revoir... au revoir... »
Les feuilles font le bruit de lèvres en prière,
Et notre pauvre ami dort là, sous cette pierre,
Sous ce terre... La Croix qui s'érige au-dessus,
Lève sur lui le geste calme de Jésus.
Il doit joindre les mains, comme à son agonie.
Le vent meurt... On entend, dans cette ombre bénie,
Une source au bruit frais qui sanglote tout bas...
Il dort !... Eloignons-nous... Ne le réveillons pas...
JEAN DE LA ROCCA.

Remerciements.

L'adjudant Roques a reçu pour les poilus du 131^e territorial des jeux de boules, de dames, de dominos envoyés par le Docteur Benech, de la part des originaires du Lot à Bordeaux, de M. Bersagol, secrétaire de l'Association, et de M^{lle} Defolie, infirmière-major (gare du Midi).

Sincères remerciements à nos compatriotes.



POUR AVOIR L'ÉCHO DES GOURBIS



Nos lecteurs peuvent obtenir la fourniture régulière de notre journal dans les localités où ils séjournent en s'adressant soit à la Bibliothèque de la gare, soit chez le correspondant des Messageries de journaux Hachette et C^{ie}.

POUR LIRE AU FRONT

Nous avons reçu les quatre premiers volumes de l'*Histoire anecdotique de la Guerre de 1914-1915*, par Franc-Nohain et Paul Delay. Nous recommandons la lecture de cette œuvre qui fait revivre les débuts de la guerre. Elle dit dans un style simple, clair, émouvant la *Déclaration de guerre* et l'*Etat de siège*; *Paris menacé* et *Paris sauvé*. Elle parle des *Alsaciens-Lorrains et des Etrangers au service de la France*, de la *Bienfaisance pendant la guerre*. Elle conte des anecdotes, des traits d'héroïsme. Elle dit l'âme vaillante et la foi françaises. C'est un résumé vivant et vibrant, exact et complet de l'Histoire de la Grande Guerre.

CE QUE NOS YEUX AURONT VU

Dans un de ses meilleurs romans, Jean Richepin décrit des pays qui sont maintenant bien connus de nos poilus :

« Ils se trouvaient alors dans la partie la plus nue de ces steppes en craie, loin de toute habitation. Par là, en effet, les villages se raréfient de plus en plus et il faut trimer des lieues et des lieues avant de rencontrer seulement une pauvre ferme isolée.

» Le temps, d'ailleurs, était gris, brouillé de brume, comme tendu d'un voile derrière lequel s'effaçaient les maigres silhouettes de quelques arbustes disséminés sur cette morne étendue; et dans cette trame incolore se fondait aussi la fumée de toits lointains. Rien de vivant n'émergeait à l'horizon, où flottait une sorte de crépuscule. De quelque côté que le regard plongeât, il se noyait dans une vapeur molle et terne, aux profondeurs blêmes, sans pouvoir même se fixer à la ligne indécise de la plaine qui s'estompait et se mêlait en une teinte uniforme avec le ciel bas et les nues traînantes au ras du sol....

» ... L'averse crevait, torrentielle, épaisse, drue, dense, non plus en gouttes, mais en nappes. En moins de rien, les voyageurs furent trempés de la tête aux

pieds comme s'ils avaient passé sous une cataracte. L'eau leur coulait dans le cou, perçait leurs vêtements, ruisselait à même leur chair, les pénétrait. Ils en avaient les cheveux collés aux joues, les oreilles bourdonnantes, le nez battu, les yeux aveuglés. Ils marchaient dans un tourbillon de pluie.

» En même temps, sous leurs pas, la poussière s'était changée en une boue molle, en un blanc mastic de craie spongieuse où leurs semelles s'engluaient et glissaient tout à la fois ».

Mais toute cette pluie, cette craie et cette boue glissantes ne nous empêchent pas (n'est-il pas vrai?) de marcher sûrement vers la grande victoire finale.

HONNEUR AUX BLESSÉS

(Dit par M^{me} CARISTIE-MARTEL,
de la Comédie-Française),
MUSE DU PEUPLE ET DES ARMÉES.

*Aux Soldats des Armées de la République, blessés
au Service de la Patrie, pour la défense du droit
et de la liberté.*

I

Du front d'Alsace aux collines de Meuse,
Des bords de l'Aisne aux canaux de l'Yser,
Ils ont chassé la bête venimeuse
Et devant eux recula le kaiser!
Bravant la mort, dont leur gaîté se raille,
Ils sont entrés sans émoi dans l'enfer!
Mais le cratère a vomi sa mitraille,
Les déchirant de ses éclats de fer!

« Vous dont la fièvre illumine les yeux,
C'est votre sang répandu pour la France
Qui scellera le pacte glorieux
Dont l'univers attend sa délivrance!
Pour vous bientôt luiront les jours heureux :
Honneur à vous, blessés de France! »

II

Ils sont couchés sur le lit d'ambulance
Où la Science aide la Charité!
Sous la douleur ils gardent leur vaillance
Et leur sourire et leur sérénité.
Quand de leur ebar il faut coudre l'entaille,
Plus d'un s'écrie : « Allez-y hardiment!
» Sans nous, là-bas, on va livrer bataille :
» Renvoyez-nous, docteur, au régiment! »

III



On les décore, on les fête. Une femme
Ceint de lauriers leur front cicatrisé :
« Lisez-nous donc les nouvelles, madame,
» L'effort barbare est-il enfin brisé? »
De nos soldats les Croix-Rouges sont fières ;
« Dormez, enfants, sur qui veillent nos cœurs! »
Et les blessés, en fermant leurs paupières,
Se voient encor dans leur rêve vainqueurs!

IV

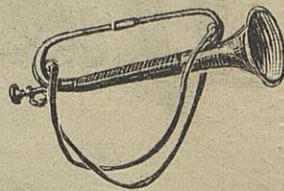
Mais le vrai baume aux blessures pansées,
C'est une lettre au chevet de leur lit.
Pères, mamans, sœurs, femmes, fiancées :
Oh! les feuillets qu'on baise et qu'on relit!
Ce sont aussi des bulletins de gloire
Ces traits rugueux d'un crayon qui trembla.
Chaque blessure a sa voix dans l'histoire,
Et le pays répond à ces voix-là :

« Vous dont la fièvre illumine les yeux,
C'est votre sang répandu pour la France
Qui scellera le pacte glorieux
Dont l'univers attend sa délivrance!
Pour vous bientôt luiront les jours heureux :
Honneur à vous, blessés de France! »

14 juillet 1915.

Ch. M. COUYBA,
Sénateur, Ancien Ministre.

Journaux du Front.

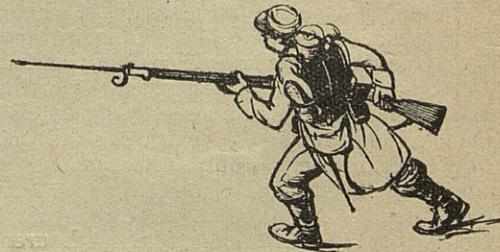


L'*Echo des Tranchées* publie une belle lettre de M. Millerand, ministre de la Guerre; une curieuse étude sur *Le Cafard*, et *A l'Impératrice d'Allemagne*, poème émouvant et vengeur; il donne de bons conseils à tous dans *Veille de fête nationale*, par L. Béranger, et aux boches qui, pour mieux nous exploiter, voudraient se faire naturaliser, il donne l'adresse d'un empailleur.

L'*Echo des Guitounes* publie une chanson inédite de Lucien Boyer; des articles fantaisistes fort spirituels, un compte rendu de la matinée du 2^e bataillon; des petites annonces amusantes et un très curieux article sur K K, où il étudie tous les cas du K depuis le K le pain jusqu'au K leçon.

Le *Poilu Saint-Emilionnais* publie de patriotiques articles d'une grande hauteur de pensée et d'une belle tenue littéraire écrits par son directeur D. M. Bergey, des instantanés amusants, des poésies fort bien venues et de joyeuses causeries militaires.

Le *Poilu déchainé* donne une amusante série d'interviews fantaisistes sur l'origine et le sens du mot *poilu*; un curieux roman-feuilleton, *La Marraine de Biqueyrès*; une savoureuse lettre en *saintonjheai*, et nous apprend qu'aux Dardanelles on a capturé quatre-vingt-dix derviches tourneurs qui vont aller à Saint-Etienne fabriquer des obus.



Amitiés à nos confrères.

Aux cyclistes et sportifs algériens.

La Roue d'or algéroise renseigne les amis du vélo sur tous les cyclistes et sportifs algériens aux armées.

Les membres mobilisés sont priés de bien vouloir communiquer leur adresse à *La Roue d'or algéroise*, Bar Glacier, Alger.

NOS AMIS RUSSES

Une parente d'un de nos directeurs, une Russe mariée avec un important fonctionnaire français d'Indo-Chine et qui a publié dans les grandes revues françaises des études remarquables sur le pays et l'âme russes, Madame Jeanne Muraire, nous fait parvenir, de notre belle colonie française d'Asie, les lettres suivantes qui disent la ténacité héroïque des Cosaques et que nous publions avec le plus vif plaisir :



Nous avons reçu tous vos numéros de l'*Echo des Gourbis*.

Dans vos poésies, dans votre « douce prose » française, vous n'avez que belles pensées encourageantes et fortes. Bravo! Tous les cœurs battent à l'unisson des vôtres, croyez-le, et ceux de vos frères russes sont soulevés par le même enthousiasme, la même foi au succès final.

J'ai reçu des lettres venant des Karpathes, puis, plus tard, de la Boukovine. Peuvent-elles vous intéresser et distraire pendant quelques instants nos chers amis des tranchées? Je vous les envoie.

Une seule idée domine toute cette correspondance. Nous avons tous les mêmes douleurs, les mêmes deuils, mais partout aussi le même sourire vaillant et jeune en face de la mort : on dirait que l'humanité lasse de veulerie seréveille plus belle et plus forte que jamais.

« En hiver (m'écrivait le lieutenant-colonel B...) nos cosaques combattirent pendant trois mois dans les Karpathes, souvent à 2.000 mètres d'altitude. La température variait entre 29 et 41° de froid. Je commandais les Kabardintsy, surnommés « les sauvages ». La division comprenait six régiments d'engagés volontaires. Je m'étais rendu moi-même à Tiflis avec le comte Vorontyof Dachkof, fils du vice-roi du Caucase, pour recevoir tous les engagements. De tous les recoins les plus reculés, depuis le Karbek, le Mont Ararat, jusqu'aux frontières de Perse, la levée se fit en masse. Les hommes tout armés, merveilleusement montés, vinrent s'offrir à notre colonel. Ils avaient réellement grande allure, sur leur haute selle, coiffés de leur grand bonnet de fourrure, la taille fine serrée par la ceinture d'argent retenant le grand sabre recourbé et le kinjal. Que te dire des chevaux que tu connais. Ils ont presque l'intelligence des chiens et l'adresse de la chèvre : leur finesse, leur ardeur, la souplesse de leur échine rappelle nos grands lévriers de chasse; ils savent côtoyer l'abîme le plus profond, sans que leurs prunelles libres de toute œillère s'effare et sans qu'un muscle bronche.

Nos cosaques firent merveille; mais quel froid! Ce fut horrible! Malgré nos pieds enduits de graisse, nos énormes bottes de feutre passées sur nos bottes de cuir, nos lourdes pelisses de fourrure, nous trouvions à grand'peine l'énergie nécessaire pour réagir contre cette sorte de torpeur toute spéciale et très douce que donne le froid. J'ai éprouvé moi-même cet engourdissement et ce fut le grand souci de ma responsabilité qui seul me donna le courage de réagir. Je n'avais de repos ni jour ni nuit de peur de voir mes malheureux soldats y succomber. Le 10 décembre je reçus de mon colonel l'ordre d'aller reconnaître l'arrière-garde de l'ennemi. Je pris cent hommes résolus dans ma « sotnia » et nous partîmes! Nous étions à peu près à

2.000 mètres d'altitude. Le soleil éclatait sur la blancheur des neiges et nos yeux cillaient d'éblouissement. Jamais tu ne vis spectacle plus grandiose sous un ciel plus pur.

Depuis quelque temps le ravitaillement était devenu très difficile. Tous les villages rencontrés sur les flancs des coteaux étaient abandonnés; soldats et officiers étaient réduits à la ration minimum. Nous partîmes malgré tout, très fiers de notre mission. La marche pendant treize heures fut des plus pénibles. Nous avançons tantôt à pied avec la neige montant à mi-cuisse, tirant nos chevaux par la bride, tantôt dévalant à toute vitesse sur les pentes glacées. La nuit arriva; la brume estompa l'horizon, les rochers ne formèrent plus qu'une masse blanche compacte... nous avions le vertige de toute cette blancheur opaque. Au matin, après avoir repéré les positions ennemies, nous tombons dans une embuscade. Nous nous trouvons cernés sauf sur un point qui se défend lui-même par son inaccessibilité. Te dire comment nous nous battîmes est impossible! Mon moi n'existait plus! Je faisais partie d'un tout qui fonçait de droite et de gauche sans aucun souci de la réciprocité. Mes hommes lâchèrent leurs chevaux¹ se frayant un chemin à coups de leur terrible kinjal et réussirent à se grouper autour de moi. Mon ami B... fut tué à côté de moi d'une balle en plein front; trois soldats tombèrent massacrés. Nous laissons un chemin de cadavres derrière nous. D'un bond nous fûmes à cheval et, toujours sans pensée, guidé par un instinct qui devient une force impérieuse, j'entraînai mes hommes dans le ravin. Nos ennemis, moins bien montés que nous, ne nous suivirent pas. Cette hésitation nous sauva.

A partir de ce moment, le vrai martyre commença. Nous nous étions égarés, et pendant 48 heures mes pauvres soldats n'eurent, comme moi, pour toute nourriture, que du pain fait avec de l'avoine. Nous devions le mâcher avec de la neige pour arriver à l'avalier. Ma boussole seule nous guidait. J'étais obligé de soutenir mes hommes par la parole, par l'exemple. J'entonnais par moments quelques-uns de leurs chants favoris, leur donnant ainsi un peu de surexcitation factice. Mais ce froid! ce froid terrible! il pénétrait en nous, doucement, insidieusement, et, peu à peu, gagnait nos âmes. J'étais brisé, exténué, et jamais l'idée de la mort ne m'apparut plus calme et plus reposante qu'à cet instant. Je te jure que si j'avais été seul, je n'aurais plus lutté. J'aurais attaché l'enveloppe de mon rapport à la selle de mon cheval, qui, livré à son seul instinct, aurait retrouvé le camp, et je me serais couché pour dormir... dormir encore et me reposer indéfiniment! La pensée des miens, de ma petite Tamara, rien ne me donnait plus le désir de vivre. Puisqu'il faut tout quitter un jour ou l'autre, pourquoi ne pas choisir cette heure de mourir en beauté? Je faisais de jolies phrases et doucement la lente torpeur m'envahissait!

Un arrêt brusque! un de mes sous-officiers tombant de cheval non loin de moi chassa brusquement ma rêverie. Il fallut réagir. Le sentiment de ma responsabilité m'envahit de nouveau. Les soins à donner, la rapidité avec laquelle il fallut prêcher d'exemple rendirent à mes membres toutes leurs forces. Tu connais la résignation de nos bons moujicks : rien ne les surprend ni ne les étonne. Ils sont fatalistes en naissant, et je lisais dans les yeux de mon

1. Les chevaux cosaques sont accoutumés à cette manœuvre : on les laisse libres sans qu'ils s'éloignent; un certain appel les fait accourir, ils se couchent brusquement et leur corps sert de rempart au tireur. La gravure, le cinématographe ont popularisé ces scènes en France.

brave sous-officier tous les symptômes du mal que je venais de vaincre.

Il murmurait : « Nitchevo! ocio rovno! » « Ça ne fait rien, c'est égal! mourir pour mourir, qu'importe! » C'était navrant et consolant en même temps. Il fut sauvé... pour être tué quelques jours plus tard. Notre nuit de retour dura une éternité. Je ne puis t'en donner tous les détails. Je les ai écrits pour toi; tu les liras plus tard; mais au matin, je ramena au camp mes 97 hommes et le corps de mon ami B... Une proposition pour la croix de Vladimir est faite. Il paraît que mon grand mérite est d'avoir ramené autant d'hommes avec moi... Je me demande si c'est moi qui mérite cette décoration. J'ai grande envie de la partager avec chacun de mes braves. Je reste simplement étonné d'avoir réussi.... ».

J. DE SOUDACK.

Les Fantaisistes



Dernières inventions boches.

Extrait de deux lettres reçues tout récemment par le grand état-major allemand :

1° D'un grand fabricant de soldats de plomb de Nuremberg :

... Nul n'ignore qu'à de grandes distances les troupes apparaissent à l'œil de l'observateur sous l'aspect de silhouettes hautes à peine de quelques centimètres se profilant sur l'horizon. Eh bien! pourquoi ne pas utiliser le stock considérable de soldats de plomb que j'ai actuellement en magasin de la façon suivante : disposer en formations appropriées un nombre considérable de mes soldats de plomb sur des crêtes bien en vue de l'ennemi? Aucun doute que les découvrant à la jumelle, les officiers français ne les prennent pour de véritables combattants et ne dirigent contre eux un violent feu d'artillerie épuisant ainsi vainement leurs munitions et permettant à nos courageux soldats de marcher de l'avant sans danger.



2° D'un fabricant de jumelles prismatiques d'Iéna :

... Pour encourager nos invincibles soldats qui combattent si glorieusement l'ennemi héréditaire et pour leur donner l'impression qu'ils sont encadrés par d'innombrables troupes, pourquoi ne pas introduire dans un certain nombre de jumelles prismatiques de fines silhouettes en aluminium découpé, représentant des

troupes en formations diverses? En regardant avec ces jumelles appropriées, l'homme verrait se profiler sur la ligne de l'horizon ces silhouettes, et il aurait ainsi l'illusion de se voir entouré et soutenu par de nombreux effectifs. Cela doublerait d'autant son courage et lui permettrait de se conduire en véritable héros, digne de notre glorieuse patrie. On pourrait aussi, grâce à notre service d'espionnage si colossalement organisé, introduire quelques-unes de ces jumelles dans les différents états-majors français. Les officiers ennemis qui s'en serviraient seraient tout décontenancés devant un tel déploiement continu de troupes en face d'eux et n'oseraient engager le combat.

Pour copie conforme :
R. G.



Poètes et Félibres de la guerre.

La guerre a inspiré aux poètes de France un grand nombre de beaux poèmes dont on a publié déjà plusieurs anthologies. On pourrait et l'on devrait publier une anthologie des félibres, poètes de la guerre. On trouverait dans ce recueil des pièces pleines de foi, de patriotisme, de tendresse, de clarté, d'harmonie latine. Nous avons reçu ici *Feuillets sanglants, Reflets de gloire*, par M. Malrieu, belles poésies dédiées aux soldats du Quercy; *Lou Jau Galé* (le Coq Gaulois), poème de premier ordre du majoral Robert Benoit; *Legendas Lemouzinas* (Légendes Limou-

sines, par M^{lle} Marguerite Priolo, la gracieuse reine des Félibres) qui nous font mieux connaître et aimer l'âme et le passé de la petite Patrie. Le Capoulié du Félibrige Valère-Bernard a écrit pour ce recueil une vibrante et harmonieuse préface.

Enfin Marcel Provence nous a envoyé *Le Delubre*, son précieux bulletin des félibres mobilisés, qui publie de belles pages, à la gloire latine, et dit les hauts faits, la mort héroïque de tant de fiers écrivains de langue d'Oc.

Et justement *Le Delubre* n'est-il pas tout indiqué pour publier l'Anthologie des Félibres de la guerre?...

Nous avons reçu aussi *Le Kaiser*, poésie de A. de Nesselrode, et du même auteur *Chez les Barbares, Les Cosaques, Chez nos alliés de l'Est*, conférences pleines de vie, d'érudition et d'une poignante actualité.

Echos et Nouvelles du Front

Joffre décoré... par un Poilu....

Une scène touchante s'est déroulée, il y a quelques jours, dans un hôpital du Sud-Est. Un brave chasseur alpin, trop modeste, jugeant qu'il n'avait pas assez mérité la médaille militaire (pourtant bien gagnée) qu'il venait de recevoir n'a rien trouvé de mieux que de la donner... en effigie au général Joffre.

Notre poilu, ayant une canne tenant lieu de sabre dans la main droite, se plaça devant le portrait du Grand-Père ornant la tête de son lit, puis, très sérieusement, prononça les paroles sacramentelles en les modifiant ainsi :

A partir d'aujourd'hui, nous réserverons dans chaque numéro la place ci-dessous pour nos abonnés et lecteurs. En envoyant L'ECHO des GOURBIS, ils pourront écrire sur leur journal quelques lignes à leur famille et à leurs amis. Cela leur rendra plus précieuse plus tard la collection de leur petite feuille du Front où ils trouveront, avec les souvenirs de la grande guerre, leurs souvenirs personnels écrits par eux-mêmes à des êtres chers pendant les diverses étapes de leur vie de braves soldats de France.

QUELQUES MOTS DU POILU

EN ENVOYANT L'ECHO DES GOURBIS A SA FAMILLE ET A SES AMIS

Sur le front, le 1915.



Signature :

— En mon nom, je te décore de la médaille militaire (sic)... Tiens, vieux!...

Les camarades du blessé avaient commencé par rire, mais ils eurent tous des picotements aux paupières, tant il y avait d'affection dans ce « vieux » et de respect dans le geste de ce brave, attribuant à son général la gloire de ses héroïques exploits.

Un abonnement en vers

A MM. les Directeurs de l'« Echo des Gourbis ».

Quelques mots, mes amis, simplement pour vous dire Mon admiration et mon estime aussi. Enfin mon grand désir aujourd'hui de souscrire L'abonnement d'un an à l'« Echo des Gourbis ».

Ce journal est, dit-on, anti-périodique; Ma foi! je comprends ça, moi qui ne comprends rien; Quand les Boches d'en face attrapent la colique C'est que votre seringue à pruneaux va très bien.

La plume alors sommeille au fond de la tranchée, Car vous faites au loin les Boches rebondir; Puis au prochain repos la page commencée Est reprise en commun pour vous ragaillardir.

Qui suis-je, pensez-vous, pour brailler à mon aise? Citoyen bedonnant? ou bien soldat raté? Mes amis, je suis votre aîné, ne vous déplaie, Classe quatre-vingt-sept. Vieux sergent R. A. T.

Enfin pour terminer mon petit boniment, Ci-joint dix fois dix sous pour mon abonnement.

CHARLES COTTONI.

Paris, le 3 juillet 1915.

Epaulettes de campagne.

Nous avons déjà demandé à M. Qui de Droit de nous faire obtenir des épaulettes de campagne. On vient de transformer peu à peu et très heureusement d'ailleurs notre uniforme. Nous voyons les nouveaux bérets et les nouveaux casques. Ne pourrait-on pas profiter de ces améliorations pour nous donner des épaulettes bien faites qui nous épargneraient les trop fortes meurtrissures des courroies et préserveraient bien souvent aussi efficacement que le casque les poilus contre les éclats d'obus?...

La température du Poilu.

Un poilu, vaillant certes, mais par moments pourtant un peu tire-au-flanc, vient d'être vivement renvoyé de l'infirmerie aux tranchées.

En arrivant en première ligne, il explique à un copain :

« Mon vieux, je suis allé à la visite. Y'a l'infirmier qui m'a introduit un peu partout un truc en verre. Et le frère y m'a dit qu'y cherchait comme ça si j'avais de la température!... Ben, mon vieux, j'en ai pas eu, de la température!... Alors y m'ont f... à la porte... De la température!... de la température!... Comment tu veux qu'on en ait, de la température? J'te demande!... puisqu'ils nous fichent tout le temps de leur viande congelée! »



L'imprimeur-gérant : MORISOT.

Bar-le-Duc, Imp. CONTANT-LAGUERRE.